5

CO-OPS ARCTIQUES

Quelques remarques

Du mardi 12 au lundi 18 mars s'est tenue à FROBISHER BAY la première assemblée groupant les délégués des 17 coopératives esquimaudes. De l'Ouest du Canada (Inuvik et Aklavik), de la Côte Nord (Cambridge Bay et Coppermine), des contrées les plus septentrionales (Resolute Bay et Grise Fiord), de la Côte Ouest de la Baie d'Hudson, de la terre de Baffin, du Labrador et du Québec, on s'était donné rendez-vous à Frobisher Bay. A peu près tous les groupes les plus importants du Nord Canadien y étaient représentés: présidents des coopératives ou simples délégués, tous avaient, de la par leur mandat, le droit de parler au nom de leurs communautés respectives; tous le savaient et certains ne manquèrent pas de s'en prévaloir explicitement, ce qui donna à l'assemblée cette note d'universalité qui, faisant déborder les discussions au-delà des simples facteurs financiers, reflétait avec exactitude l'état d'esprit de la presque totalité de la population esquimaude canadienne.

Tous et chacun des participants purent prendre à loisir conscience de la diversité et de l'unité du peuple esquimau.

Diversité d'abord: un pays immensément grand et une population de densité suprêmement faible; des moyens de communications trop rudimentaires pour vaincre les distances énormes entre les groupes (traîne à chiens, canots, etc) ou trop coûteux, sinon inexistants, pour s'en servir habituellement (auto-

neige, avion, etc). Diversité encore dans le degré de contact qu'a eu chaque milieu avec l'influence « blanche » : certains postes sont ouverts depuis très longtemps au commerce, possèdent des écoles de date relativement ancienne, tandis que d'autres sont restés très isolés jusqu'à ces dernières années, repliés sur eux-mêmes et vivant en gros la vie ancestrale. Diversité enfin dans les dialectes, la religion et les coutumes locales.

Unité ensuite; plus forte que toutes les différences; race commune bien que métissée en certains endroits; aspiration identique vers un progrès encore peut-être mal défini, vers un bien-être matériel plus stable; désir d'émancipation économique vis-à-vis des puissances financières qui les ont tenus en tutelle pendant de longues années; volonté bien arrêtée de prendre eux-mêmes en mains leurs intérêts.

Plusieurs fois, forte et claire, jaillissant de ce besoin latent d'indépendance, on entendit cette question: « Quel est donc le leader de telle Co-Op, est-ce un Blanc ou un Esquimau? ».

Facteur de diversité, la langue esquimaude l'est aussi d'unité et des assemblées comme celle de Frobisher Bay sont bien faites pour ébranler davantage les barrières linguistiques déja battues en brèche par les nombreux conctacts inter-dialectaux dans les écoles, les hôpitaux, à la radio ou dans la presse.

Après ces trop longues considérations qui étaient pourtant nécessaires pour situer le milieu, venons-en à la conférence elle-même.

Les réunions commencèrent dès le mardi matin à 8 h. 30. L'avion venant de l'Ouest n'était arrivé qu'à 4 h. a.m., réduisant ainsi la nuit de plusieurs délégués à une ou deux heures de sommeil. Malgré cela, dès le premier jour, le travail commença très sérieusement dans un effort commun qui ne ne ralentit point subséquemment. M. Snowden, chef de la division industrielle des affaires du Nord, présida les premières séances avec M. Simoni, prési-

dent de la Co-Op de construction de Frobisher Bay, choisi en raison de son expérience. M. Simoni s'acquitta si bien de sa tâche qu'il fut choisi pour représenter en avril les Co-Ops arctiques à l'assemblée générale des coopératives du Sud.

Chaque délégué donna d'abord un bref aperçu de l'histoire de sa coopérative, fit le bilan de ses réalisations, indiqua quels étaient ses projets pour le futur, puis répondit aux questions posées par les membres du plateau concernant la pêche, la chasse, les travaux de couture, de sculpture ou d'impression, tous suivant leurs intérêts particuliers.

Il fut très intéressant de noter la variété des activités au sein des coopératives, les unes spécialisées dans la sculpture (voire, pierre douce, etc), d'autres dans la construction de maisons, d'autres encore dans la pêche ou la chasse. De cette variété devrait normalement naître une collaboration des plus fructueuses entre les diverses coopératives, à partir d'une utilisation rationnelle des multiples ressources arctiques jusqu'à ce jour à peine exploitées, réfutant ainsi la théorie de certains qui veulent que les mines soient le seul atout de développement économique dans le Nord. Les produits du sous-sol ne servent en général qu'à enrichir les actionnaires étrangers aux dépens de la population indigène prête à sacrifier à un bien-être passager, et combien relatif, la plupart de ses traditions, sa liberté et son indépendance, salariés nouveaux-riches à la merci d'un gisement qui, le cas n'est pas utopique, après quelques années, s'avère improductif.

Le succès des Coopératives esquimaudes est indéniable. La première, celle de George River, fut fondée le 14 avril 1959, puis ce fut la même année, Port Burwell et Cap Dorset. En 1961, quatre nouvelles Co-Ops étaient incorporées; 5 autres en 1962, pour en arriver à 17 en mars 1963. Un coup d'œil sur l'accroissement du chiffre d'affaires donnera une idée de leur vitalité; 200.000 dollars en 1961, 500,000

ou presque en 1962. Comment expliquer un pareil succès, malgré les difficultés du début et tout spécialement le manque de capital?

Ecoutons Osuitok, le délégué de la coopérative de Dorset: « Autrefois, dit-il, à Cap Dorset, pendant l'hiver, il nous était bien difficile de nous amunitionner suffisamment, faute d'argent; aussi, nous avions souvent faim. sans munitions, pas de chasse, pas de viande, rien à traiter contre le bois nécessaire à construire nos kayaks. Maintenant, plus rien de tel: nous ne manquons plus de cartouches, ni de bois et nous pouvons acheter de la nourriture et autres produits au magasin car nous avons de l'argent ».

Paulusi de Povungnitok redit la même chose en d'autres termes A Port Burwell, à Fort George aussi, la coopérative a été source de bien-être pour les Esquimaux A Frobisher Bay, la coopérative de construction a permis à ses membres de se bâtir des maisons spacieuses et adaptées à leurs besoins.

Les Co-Ops ont aidé les Esquimaux à améliorer leur standard de vie mais sans les abaisser ou les humilier. Pourrait-on en dire autant de ce secours officiel dénommé « aide aux indigents » qui malgré les sommes considérables dépensées est impuissant à relever le niveau de vie d'une communauté et semble aboutir plutôt à affadir chez l'indigène le goût du travail, à endormir son sens de responsabilités communautaires, à atrophier son esprit d'initiative, sans développer aucunement en l'être esquimau ce sens de la dignité humaine? « L'assistance humilie; elle est une offense au malheur », a écrit Roland Cluny. C'est vrai, et souvent, le triste prodrome d'une révolte contre des bienfaiteurs bien intentionnés mais généreux sans discernement.

La coopérative fournit à l'Esquimau la possibilité de développer toutes ses virtualités; la souplesse de ses cadres enmbrasse toutes sortes d'activités.

Des. ateliers pourvus des instruments les plus élémentaires, ayant en stock suffisant la matière pre-

mière, offrant des conditions de travail plus attrayantes, ont encouragé les talents à se découvrir, à prendre conscience de leurs possibilités. La coopérative ne crée pas l'artiste, elle l'aide à se trouver et lui inspire confiance; qu'il soit sculpteur, graveur, dessinateur, à Dorset, Pov. ou autre part.

La coopérative non plus ne crée pas le pêcheur, ni à plus forte raison le poisson. A Fort Chimo, Frobisher, George River et Port Burwell, les Esquimaux sont nés pêcheurs; de leurs co-ops, ils ont appris à moderniser leurs agrès de pêche, à trouver des débouchés pour que le poisson jusqu'à ce jour consommé sur place à nourrir les hommes et les chiens, puisse être réfrigéré, puis exporté vers le Sud et vendu avec un profit raisonnable.

Le phoque non plus n'est pas une invention des Blancs et la femme esquimaude est par essence et par nécessité couseuse de métier. La richesse des eaux polaires en phoques est presque aussi illimitée qu'habiles sont les femmes à l'aiguille. Ceci explique le nombre des Co-Ops de production artistique: travail des peaux, phoques ou autres animaux, travail fait sur place, ce qui a l'immense avantage de faire profiter l'indigène du bénéfice parfois énorme prélevé sur les produits autrefois manufacturés hors de leur pays par les Blancs, à partir d'une matière première de haute qualité acquise à un prix ridiculement bas.

Source inestimable d'un gagne-pain honnête pour ces "pauvres" Esquimaux dont la vie misérable dans un pays hier encore soi-disant sans ressources, nous apitoyait, les coopératives ont donné à la famille esquimaude une source de revenus parfaitement adaptée à son genre de vie et à ses coutumes: l'homme continue à chasser mais le produit de la chasse, travaillé par sa femme, avec peut-être un peu plus de soin que jadis, quadruple ou quintuple sa valeur; de même l'ivoire qui, brut, se vendra, disons un dollar la livre, vaudra, une

fois travaillé, dix fois plus et souvent davantage.

Il semble qu'apparaisse ici le seul procédé apte à redresseer l'économie esquimaude: mettre, ainsi que le veulent les Co-Ops, les ressources du pays au service des Esquimaux et développer en ces derniers toutes les possibilités humaines latentes.

Soulignons ici que dans le vocabulaire esquimau lui-même, le mot employé pour nommer les membres d'une coopérative est un mot très ancien, ayant le sens précis de collaboration dans un but économique: "Kattudjiyut".

Les ressources naturelles ne manquent pas, les talents non plus, mais jusqu'à date, rien n'a été réellement exploité au bénéfice de l'économie indigène. A présent, l'Esquimau semble disposé à prendre l'initiative et à exploiter comme il l'entend les richesses de son pays, dans le cadre bien adapté de la coopérative et grâce à une certaine aide extérieure indispensable au début.

Le gouvernement, conscient de tous les bénéfices économiques, humains et sociaux que peuvent apporter les coopératives aux populations du Nord, a fourni l'aide la plus considérable. Aide financière d'abord par des prêts à long terme à intérêt réduit, trop élevé encore peut-être pour les Esquimaux. Aide technique ensuite, aide très appréciée de fonctionnaires qui par leurs conseils, leurs démarches leur rôle de coordonnateurs, ont permis aux coopératives de se fonder sur des bases sûres et de se développer dans de bonnes conditions.

Passons sous silence l'aide absolument désintéressée de missionnaires, membres de la RCMP, ou autres résidents dépensant leur temps et leurs sueurs pour le succès des Co-Ops, soutenant le moral de jeunes coopératives ayant à faire face à des atouts financiers autrement puissants que les leurs.

. . . Et puisque toute chose a une fin, les conférences aussi bien que les rapports, j'oserais en guise

de conclusion formuler un souhait: celui de voir les écoles dans le Nord tenir davantage compte de cette large portion de ses élèves qui, les cours complétés, retourneront mener la même vie que leurs parents, parlant la même langue et partageant les mêmes problèmes de subsistance.

Tel que le programme scolaire est actuellement conçu, ces enfants sont-ils réellement préparés à prendre leur place dans la société esquimaude traditionnelle pour en utiliser toutes les ressources et exploiter à plein l'héritage familial? Ne serait-il pas indiqué de préserver de quelque manière la langue esquimaude en l'inscrivant comme matière de cours? Ne conviendrait-il pas d'apprendre aux filles l'art difficile mais nécessaire du travail des peaux? Tout cela pour inculquer à l'enfant qui demain sera peut-être membre d'une coopérative cet esprit d'initiative utile à promouvoir les intérêts de l'individu et de la société dans le milieu normal qui les accueillera au sortir de l'école, à en faire des gens bien équilibrés qui, n'oubliant pas le passé, soient à même de faire face à l'évolution qui les entraîne.

Louis Fournier, o.m.i.